



Le Croiseur "New Orleans"

DANS NOS EAUX.

LE MAIRE DE NOTRE VILLE

ET UNE

DÉLÉGATION DE CITOYENS

Vont à sa rencontre, à Chalmette;

ET UNE GRANDE PARTIE

—DE LA—

POPULATION SALUE SON ENTRÉE DANS NOTRE PORT.

Notre population a fait une brillante ovation hier après-midi, au croiseur "New Orleans" à son entrée dans notre port. Jamais pareil spectacle ne s'est vu sur notre levée: plus de vingt mille personnes, échelonnées sur les deux rives du fleuve, depuis Chalmette jusqu'à l'avenue de la Louisiane, ont salué au passage; et le beau croiseur, majestueusement assis sur l'eau, a monté le fleuve lentement, répondant par des salves d'artillerie à l'accueil flatteur dont il était l'objet.

Un télégramme spécial envoyé à l'Abelle à une heure avancée, la nuit précédente, annonçait l'arrivée du croiseur à l'embouchure du Mississippi. Et tandis que ce télégramme nous parvenait, un autre faisait savoir au maire que le "New Orleans" montait le fleuve et jetterait l'ancre dans notre port de bonne heure le matin suivant.

Peu de temps après, le bateau de tonnage "Wilnot", partait d'ici pour aller à la rencontre du croiseur de retarder de quelques heures son arrivée devant la ville, à dessein de permettre à une délégation, ayant à sa tête le maire et quelques-unes de nos autorités municipales d'aller lui souhaiter la bienvenue.

En effet, hier matin, MM. Harry McEnery, John Fitzpatrick, A. R. Blakely, Léopold Levy, Thos. J. Woodward, J. S. Waters, du bataillon de réserve navale, Emile Dupré, Hunter C. Leeke, Justin J. Dénehaud, Armand Capdevielle, John McCleskey, S. Locke Breaux, Patrick McCleskey et J. S. Seymour se réunissaient dans le salon du maire, et de là, accompagnant le maire, M. Summerville, sous-avocat de la ville, et M. Douglas, se

rendaient à bord du "Stranger", un yacht du gouvernement, pour aller à la rencontre du "New Orleans".

Après une course d'une demi-heure, le "Stranger" rencontrait le "New Orleans" à Chalmette. Salué par le "Stranger" par vingt-et-un coups de canon, le croiseur qui était à l'ancre, a répondu par une salve d'artillerie, puis la délégation de la ville est montée à son bord.

Dans le salon du commandant Longnecker, un entretien charmant a eu lieu entre celui-ci et le maire.

—Nous sommes venus, a dit M. Flower, pour vous présenter nos hommages et vous offrir l'hospitalité de notre ville. Pendant votre séjour parmi nous, qui nous osons l'espérer, ne sera pas de trop courte durée, mes concitoyens se joindront à moi pour que vous receviez, ainsi que vos hommes, l'accueil le plus cordial.

M. Longnecker a répondu qu'il n'avait reçu aucun ordre du ministre de la marine, à l'égard de la durée de son séjour, et qu'il serait heureux de rester le plus longtemps possible dans une ville aussi hospitalière que la Nouvelle-Orléans.

Après un échange de compliments d'usage entre les messieurs de la délégation et les officiers du bord, le commandant du navire a fait installer des tentes sur le pont et a invité ses hôtes à dîner au panorama qui allait se dérouler sous leurs yeux quand le navire se mettrait en marche.

A deux heures, l'ancre a été levée, et le "New Orleans" s'est lentement dirigé vers la ville. C'est à ce moment que le court voyage a été particulièrement agréable. La température était printanière, et

Conférence du Bureau de Santé.

C'est le 23 et le 24 mai que doit avoir lieu à Richmond, Virginie, la 14^{ème} réunion annuelle de la "Conférence des Bureaux de Santé d'Etat et de Province de l'Amérique du Nord". Cette assemblée se compose de Délégués des différentes parties de l'Union, du Canada et du Mexique.

Dans le principe, elle ne comptait qu'un petit nombre de représentants de quelques Etats du Nord... les trois puissances de l'Amérique du Nord y sont aujourd'hui représentées. Aussi la Conférence jouit-elle d'une très grande autorité dans toutes les questions sanitaires... son influence se fait sentir dans toutes les parties du continent. Nous lui devons qu'un des uns de nos meilleurs lois sanitaires.

Nous avons sous les yeux le programme de la prochaine réunion. Nous voyons figurer plusieurs questions de la plus haute importance. L'une d'elles surtout est d'un intérêt tout particulier pour notre Etat; il s'agit, en effet, indirectement des mesures préventives contre la fièvre jaune. Cette question est proposée par l'Etat de la Louisiane et a pour titre: "Des dangers d'infection provenant des nouvelles possessions des Etats-Unis et des mesures à prendre pour prévenir ou diminuer ces dangers." Espérons que la docte assemblée donnera à ce sujet d'actuelles et utiles indications.

Nos lecteurs savent que le Dr Formento est le président de ce Congrès International d'Hygiène; honneur dont il peut, à juste titre, être fier, car ce n'est pas une mince distinction que d'être appelé à présider une pareille assemblée.

Pour notre part, nous félicitons cordialement notre ami et distingué compatriote de ce nouvel honneur, qui prouve, une fois de plus, la haute considération dont il jouit à l'étranger.

UN EXCENTRIQUE.

Un certain William Hayes, qui, de son vivant, s'était fait remarquer par des excentricités sans nombre, est récemment décédé à White-Oak, Indiana. Cet original a tenu à se signaler à ses compatriotes par une dernière excentricité, plus mémorable que toutes les autres, et il a soigneusement réglé dans son testament, tout le cérémonial des obsèques qui devaient lui être faites. Il s'est dit sans doute que c'était une sottise de vouloir obliger des gens, qui pour la plupart vous regretteront fort peu, à assister à vos funérailles vêtus de deuil et le visage attristé. Il a donc exigé que ses obsèques, à l'exception de ce qui se fait d'habitude, soient célébrées avec toute la gaieté possible. Il a voulu être enterré, non au cimetière, mais dans son parc; il a prescrit que tous les arbres de ce parc seraient décorés de rubans multicolores; qu'on dresserait, sous une charnelle, une estrade pour des musiciens; qu'on inviterait toutes les personnes présentes à un festin de Balthazar, pour lequel on tuerait cinq boeufs, vingt moutons, quantité de porcs et de poulets; qu'après le banquet, les invités danseraient jusqu'à l'aube sous les voûtes de verdure, illuminées et pavées. Comme M. Hayes avait enjoint à son fils, sous peine d'exhérédation, de suivre point par point ses dernières volontés, les funérailles de cet original ont été célébrées comme il le désirait. Deux mille personnes ont assisté à ces singulières obsèques dont on se souviendra longtemps à White-Oak, Indiana.

EPISODE DE JEUNESSE.

La ville de Lyon fête l'autre jour la mémoire de son grand chaussonnier Pierre Dupont.

Rappelons un épisode de sa jeunesse.

Né dans un faubourg de la cité lyonnaise, aux Brotteaux, de parents pauvres, son père était forgeron, orphelin à sept ans, il avait été recueilli par un tuteur, l'abbé Dupont, curé de la Rochetaillée, qui le mit au petit séminaire de Largentière avec l'idée de le faire entrer ensuite dans les ordres.

Faute de vocation, il devint successivement canut, puis clerc de notaire et, enfin, teneur de livres chez un banquier.

Il eût pu y rester longtemps, sans l'intervention de la grande tragédienne Rachel, qui vint en représentation, comme cela lui arriva souvent, et fit, par hasard, sa connaissance.

Rachel, qui avait passé son enfance à Lyon—elle y fut chanteuse des rues,—avait conservé une grande tendresse pour cette ville, témoin de sa misère, et s'intéressait volontiers à tout ce qui en venait.

Un soir, à souper, on lui présenta le jeune Dupont qui, familièrement, chanta au dessert, de sa fraîche voix de vingt ans, nous ne savons quelle mélodie, dont il avait écrit le poème, et composé la musique, d'inspiration. Musicien de métier, il ne l'était guère. La tragédienne, émue, exalta jus- qu'aux larmes par ces accents nouveaux, presque inconnus pour elle, prit les mains du chanteur, l'embrassa et dit:

—Voilà un poète! qu'il vienne donc à Paris!

Le poète alla à Paris, en effet, mais son service militaire le réclamait; il y échappa par l'intervention de l'académicien Lebrun, l'auteur de "Marie-Stuart", qui s'était fait son protecteur, l'avait

pris en amitié et lui fit donner un petit emploi qui lui permit de vivre modestement et de travailler à son aise.

Mais voici où commença sa bonne fortune.

Un soir, au café des Variétés, le compositeur Gounod, son aîné de trois ou quatre ans, qui s'était lié avec lui et le fréquentait, lui fit chanter les "Bouffes" devant un comédien du théâtre, André Hoffmann.

Celui-ci, très bon musicien, chanteur de genre habile et qui excellait dans les rôles de paysan, auxquels s'adaptait admirablement sa nature de comique jovial et un peu fruste, s'éprit de l'originalité de cette chanson, s'en passionna, et, quelques jours plus tard, costumé en paysan normand, il chanta les "Bouffes" sur la scène des Variétés, au cours d'une représentation extraordinaire.

Le succès fut considérable; rapidement, il se fit remarquable, du jour au lendemain, l'auteur devint populaire, et les "Bouffes" se chantaient partout, dans les salons et dans les carrefours. La réputation du poète était faite.

Le chargé d'affaires anglais chez le Président Kruger.

Prétoiria, Transvaal, 16 mai.—M. Conyngham Greene, agent et chargé d'affaires anglais à Prétoiria, a eu cette après-midi avec le président Kruger une entrevue dans laquelle il lui a exprimé le regret que des hommes ayant porté l'uniforme de la Reine pussent être compromis dans une telle affaire.

Le président Kruger a répondu qu'il ne croira pas que ces officiers fussent d'anciens prisonniers anglais avant d'en avoir la preuve. Il a ajouté qu'il espérait que cette affaire ne préviendrait pas son entrevue projetée avec Sir Alfred Milner, gouverneur de la Colonie du Cap et haut commissaire anglais dans l'Afrique du Sud.

sonnaire. Jean Cloarec avait fait, en ces derniers mois, des dépenses exagérées.

Il avait acheté un cheval, une carriole, racheté une vache. François avait bien victorieusement répondu que tout avait été payé sur l'ongle, rien n'y faisait, le brigadier Bourdon ne voulait rien savoir.

Après avoir passé en revue tous les coins et recoins de la maison, ce qui ne fut pas long, la modeste demeure étant très exigüe, les deux gendarmes inspectaient le clos, le jardin, l'étable, ils arrivaient à l'avenue, sous lequel était remisée la carriole, qui, toute couverte de boue, se trouvait dans l'état où elle avait été dételée la veille.

Tout en accompagnant Bourdon et Pointet, Jean Cloarec haussait les épaules, fort de son innocence.

—Allons, sortez votre véhicule, fit le brigadier, qui se piquait d'employer des termes choisis, nous allons voir... Et la charrette en plein air, Pointet se mit à vider les paniers, à relever, un à un, les sacs.

Et tout d'un coup, il poussa un cri de joie.

—Voilà le magot! s'écria-t-il. Dans l'intérieur d'un sac plié, d'un sac tout trempé encore par l'ordure de la veille, il venait de rencontrer un objet résistant, curé.

C'était un portefeuille en maroquin, marqué en relief d'un

chiffre d'argent A. L. entrelacé. Les trois mille francs y étaient bien.

—Quand je vous le disais, fit triomphalement le brigadier, vous voilà pincé la main dans le sac.—c'est le cas de le dire, non garçon... Ça y est en plein!.

Et Pointet donnait un coup de coude dans les côtes de Jean:

—Allons! avouez... Avouez donc!... Vous ferez bien mieux! Vous voyez bien que nier encore est inutile.

Françoise était atterrée, non qu'elle soupçonnât un seul instant son fils!... Mais que dire, que faire, en présence de cette preuve indéniable, écrasante!

—Ce sont eux! s'écriait François, ce sont eux qui ont mis le portefeuille dans le sac pour perdre mon pauvre garçon.

Ce à quoi Bourdon, fier de son triomphe, répondait avec bonhomie:

—A qui ferez-vous bien croire ça, ma brave femme!

—C'est l'exacte vérité, cependant, ajoutait Jean.

Le brigadier avait étendu sa main sur l'ancien matelot, en prononçant la formule sacramentelle:

—Au nom de la loi, je vous arrête!

Jean! Jean! arrêté, comme voleur!

Françoise se tordait les mains... —Allons!... En route... Pas d'attendrissement.

Et quelques instants plus tard,

Bureau météorologique.

Washington, 16 mai — Indications pour la Louisiane—Tempé- rature beau mercredi et probablement jeudi; vents vifs du sud.

Départ des Délégués américains pour La Haye.

Prétoiria, 16 mai.—M. Seth Low et le capitaine William Crozier, délégués des Etats-Unis à la conférence de paix, sont partis ce soir pour La Haye en compagnie de Sir Julian Pauncefote et des autres délégués anglais.

Arrivée de l'ex-président Bonilla à Mobile.

Mobile, Alabama, 16 mai.—Polycarpo Bonilla, ancien président du Honduras espagnol, est arrivé aujourd'hui à Mobile. Il n'a voulu donner aucune information sur l'objet de sa visite.

Quelques personnes prétendent qu'il veut avoir une entrevue avec Drummond, le fameux chef révolutionnaire, le comité exécutif de la république désirant la paix.

Les projets du général Funston.

San Francisco, Californie, 16 mai.—Le capitaine F. E. Budhan, du vingtième régiment du Kansas, qui est arrivé hier de Mobile sur le transport Valencia, s'est exprimé ainsi au sujet des projets d'avenir du général Frederick Funston:

Le général Funston n'a pas d'ambition politique et il ne tient aucunement à se mêler de politique, sous quelque forme que ce soit. Je sais qu'il en est ainsi. Quand je l'ai vu la dernière fois,

à qui ont déjà assassiné mon fils deux fois... qui s'acharnaient après lui une fois encore... Ils ont trop d'intérêt à la perdre, monsieur le juge... car si mon fils parlait!... s'il pouvait fournir les preuves des crimes que nous connaissons, lui et moi, ceux-là qui sont coupables de tant d'infortunes tomberaient aussitôt dans les mains de la justice.

Et elle racontait à M. d'Hervey le long drame connu du lecteur, et l'assassinat de Roland de Chazay, l'attentat qui avait failli coûter la vie à Jean, tous les détails de ce long tissu d'écrouvantes crimes, et aussi le coup de feu reçu par Jean dans le parc de Chazay.

M. d'Hervey écoutait ce prolongé récit avec une attention extrême.

—C'est très grave, tout ce que vous me racontez là, ma brave femme, l'accent profondément sincère de Françoise Cloarec avait fait une très troublante impression sur le magistrat.—Surtout vous n'avez pas de preuves!

—Non, monsieur le juge... mais Dieu nous en fournira peut-être... Je le prierais tant!... Et j'ai une si grande confiance en lui!...

—Attendons!... Je vais commencer une enquête secrète... Je veux connaître l'existence judiciaire de ces deux frères Lowell.

Et tout bas, à part lui, le ma-

gistrat ajoutait:

—En tout cas, "s'il s'en fait un produit", c'est bien souvent celui à qui profite le crime qui le commet.

—Pouvez-vous me permettre d'embrasser mon enfant?

—Il est un secret. Mais je puis vous autoriser à le voir devant moi... à une condition: c'est que vous ne lui direz pas un mot avant trait à cette malheureuse affaire.

Et le fils et la mère échangèrent à la fois leurs larmes et leurs caresses. Ce moment fut bien court, à la fois réconfortant et terrible.

—Vous n'avez jamais douté de moi, n'est-ce pas, ma mère!—avait dit simplement Jean.

Et Françoise de répondre à travers ses sanglots:

—Oh! non, mon cher enfant... Tu peux être bien certain que jamais je ne t'ai fait cette injure.

Au moment où Françoise Cloarec traversait la place du Palais de Justice, elle fut oblige de s'arrêter.

Tout un long cortège composé de chars tout dorés, d'attelages à seize chevaux, de long es files d'écyères et d'écyères... Puis venaient des éléphants, des girafes, le tout marchant au pas au son d'un très vibrant orchestre.

C'était toute la troupe de Hugh Crickton qui faisait son entrée dans la bonne ville de Tours, et qui, traversant dans

son entier la rue Royale, rentrait au cirque construit sur le quai de la Foire, au bord de la Loire.

Comment se trouvait-il à Tours? Comment son itinéraire avait-il été au dernier moment changé?... Hugh Crickton devait faire les grandes villes de l'Ouest après Nantes, c'est à dire Rennes, Lorient, Brest, et remonter ensuite le littoral.

Mais il apprenait, au moment où il quittait Nantes, la mort de Pietro Bruno, un directeur célèbre, qui devait visiter les villes du Centre, et l'immédiate distocation du cirque de ce nom.

Alors, brusquement, Hugh Crickton se dirigeait sur Angers, où il demeurait seulement une quinzaine, pour arriver à Tours au moment où la grande foire de mai attirait dans cette ville une énorme affluente d'étrangers.

Avec quel serrement de cœur Aline de Chazay avait appris cette nouvelle!

A continuer.

Sirep calmant de Mme Winslow.

Co. nro a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DRETTI TUN, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT AMOULI, SERGEUR ET ENFANT SOULAGE LES DOULEURS, GIBET LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens d'ici et de là-bas. Soyez sûr de demander le "Sirep" commandé de Mme Winslow. n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sacs la bouteille.